

N° 48

4^e ANNÉE

JANVIER 1900

LE NUMÉRO: 20 CENTIMES

LA
COOPÉRATION DES IDÉES

Revue mensuelle de Sociologie positive

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

PARIS, 157, Faubourg Saint-Antoine, 157, PARIS

SOMMAIRE :

THÉODORE MONOD	1900.
G. DEHERME	<i>Le Palais du Peuple.</i>
LOUIS BOISSE	<i>Foi et Raison.</i>
SYLVAIN PITT	<i>La Vie à l'Université Populaire.</i>
G. DEHERME	<i>Coopérateurs et Coopération.</i>
G. D.	<i>Les Livres qui font penser.</i>

Abonnement annuel: France, 3 fr. — Etranger, 4 fr.

PARIS

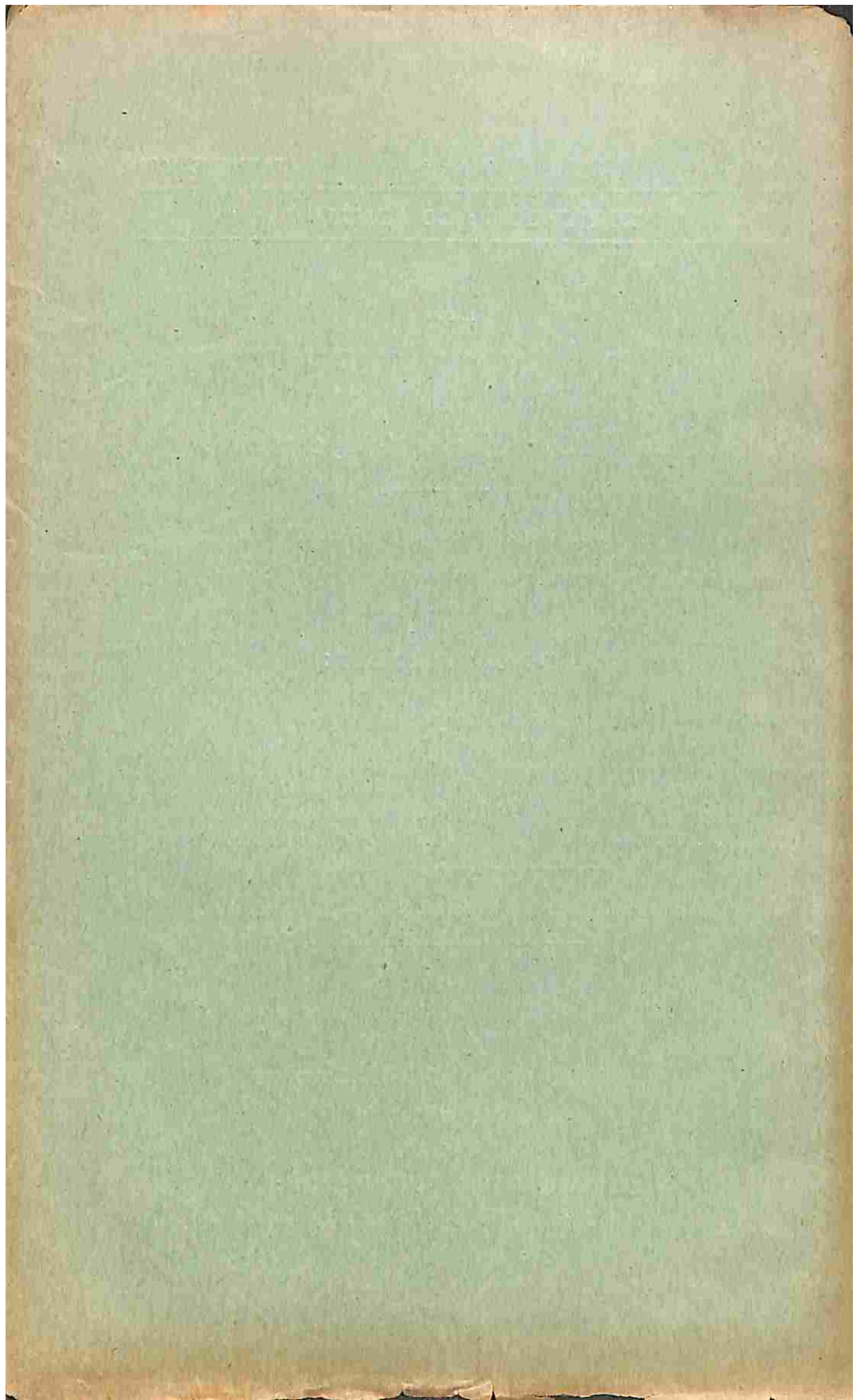
V. GIARD et E. BRIÈRE, EDITEURS

16, Rue Soufflot, 16

1900

LIBRAIRES CORRESPONDANTS :

KATS, 21, rue Courte du Jour, à GAND. | P. KATS, 97, rue Neuve, à BRUXELLES.



LA COOPÉRATION DES IDÉES

1900

(LUNDI MATIN, 1^{er} JANVIER)

*Minuit sonnant, le vieux Saturne,
Qui d'ordinaire, taciturne,
Tient le guidon de son teuf-teuf,
A lancé, poursuivant sa course,
Quatre mots jusqu'à la Grande-Ourse:
« Bonsoir, 18..! — Bonjour, 19..! »*

*Les choses vieilles sont passées:
En haut les cœurs et les pensées!
C'est l'âme qu'il faut mettre à neuf;
Et bientôt, sous un ciel propice,
L'amour servira la justice:
« Bonsoir, 18..! — Bonjour, 19..! »*

TH. MONOD.

LE PALAIS DU PEUPLE

Lorsqu'une idée apparaît et s'exprime, on la moque; lorsqu'elle tente de se réaliser on effraye nos énergies hésitantes en exagérant les difficultés de l'action, en contestant les résultats probables, — on réveille nos lâchetés; lorsqu'elle commence, malgré tout, à prendre corps, à vivre, à créer, on la critique, on la combat, on lui oppose des idées de circonstance et des principes d'occasion. Naturellement toutes les forces d'inertie, de désagrégation et de routine semblent se coaliser contre ce qui est le mouvement, la puissance créatrice, le progrès. — Les idées avortent et les œuvres utiles se dissolvent ainsi.

Mais pourtant quelques-unes résistent à cette révolte formidable des paresseuses qu'elles secouent puisque, tant bien que mal, la lumière se fait sur le monde, et que nous marchons. Malheureusement, c'est alors, pour l'œuvre qui, malgré tous ces obstacles, est enfin fondée et semble triompher, le moment le plus dangereux à vivre; car c'est alors qu'on cherche à l'exploiter, qu'on la déforme, qu'on essaye de tous côtés de la faire servir aux appétits, aux vanités, aux petites am-

bitions, à toutes les haines hystériques de l'heure, à toutes les jalousies de femelle. Et elle s'y perd : Anémiée, ridiculisée ou déshonorée.

D'instinct tout ce qui ne peut créer ou organiser cherche à détruire, à corrompre. Les petites passions ne se disputent que les choses mortes. Elles s'épanouissent sur la charogne. Les petits esprits ont le vertige des vastes horizons, et l'inconnu les fait trembler d'horreur et de crainte. C'est de loi, de tout temps et partout.

L'Université populaire a victorieusement traversé toutes les phases critiques de la gestation. Elle est venue au monde pleine de vigueur et de joie, débordante de vitalité. Les impuissants et les sectaires ont la haine inconsciente de cette force qui les nie et qui les restreint encore.

Certes ils sont contraints d'accepter ce qui s'impose ; mais en y adhérant ils ne le conçoivent pas clairement, et ils n'en assimilent et n'en projettent autour d'eux qu'une caricature. Le danger est donc sérieux qu'ils ne falsifient l'œuvre qui est en train de s'accomplir et qu'ils en dégoûtent ou en fassent rire par des reproductions grotesques. Je me hâte d'ajouter que cela n'a pas encore eu lieu ; mais c'est dans l'air. Je ne fais ici que prévoir pour pourvoir.

Il convient donc de préciser, encore une fois et d'autre manière, ce qu'est notre Université populaire, ce qui la caractérise, ce qu'elle veut et ce qu'elle peut.

Elle n'est pas encore ce que nous la voudrions. Mais c'est un minimum qui nous servira pour faire plus, et pour espérer. Nos 4,000 sociétaires sont à l'étroit dans ce local de 500^m de superficie que nous avons aménagé à la hâte et trop pauvrement. Nous avons une bibliothèque trop petite, et pas assez de livres, un musée trop petit et pas assez d'œuvres d'art, deux salles de cours et conférences trop petites, un cabinet de consultations dérisoire, une salle de spectacle trop petite, une scène insuffisante. Nous avons une mesure : il faudrait un palais.

Nous l'édifions. Je vois l'Université populaire de demain avec ses nombreuses salles spacieuses, ses cours et conférences multiples, ses ateliers d'enseignement professionnel, ses bains, son vaste restaurant populaire, ses laboratoires, sa riche bibliothèque, ses musées, sa pharmacie, ses divers offices de placement et d'aide mutuelle, ses salles d'escrime et de gymnastique, son grand théâtre, sa salle de jeux — isolée — pour les enfants et les jeunes gens, — l'Université populaire de demain et ses 20,000 adhérents, le symbole de pierre de l'émancipation prolétarienne, cathédrale inébranlable de la Démocratie. Là se forgeraient les volontés, s'éclaireraient les consciences, se concerteraient les énergies disciplinées, s'organiseraient les syndicats et les coopératives, là se formerait la société nouvelle. L'action suivrait immédiatement l'éducation. Chaque possibilité conquise de liberté et de justice trouverait immédiatement sa réalisation par l'association dont l'Université populaire, le Palais du Peuple aurait toutes les virtualités.

Sans doute, nous sommes loin de ce but, la route est longue, mais notre Université populaire du Faubourg Saint-Antoine est une première étape franchie — la plus rude — et nous n'en resterons pas là. Déjà nous nous sommes remis en route. Voyant le but, nous l'atteindrons. Certes, il n'y a pas de parti politique assez grand pour y atteindre jamais, et c'est ce qui peut faire croire qu'il est inatteignable. Mais l'œuvre que nous avons commencée dépasse tous les partis.

Ce n'est pas seulement son organisation matérielle, ses entreprises d'enseignement populaire supérieur et d'éducation éthique-sociale qui caractérisent l'Université populaire. C'est plutôt qu'elle provient d'une conception nouvelle de

l'action sociale, et qu'elle l'exprime. D'abord, elle rompt en visière avec tous les vieux partis, elle s'affirme comme un tout organique, et qui entend ne pas se diminuer, ne pas s'user stupidement dans les batailles stériles de commères dans les agitations désordonnées pour les suprématies éphémères, ne pas s'épuiser en vain dans la négation et la polémique. Elle se propose une action positive, elle veut fonder. Elle ne s'acharne pas après les ruines : sur ces ruines elle bâtit. Combattre le mal en réalisant le bien, éliminer l'iniquité en faisant de la justice, détruire le despotisme en vivant la liberté, en accroissant sa possibilité, supprimer l'exploitation en ne l'entretenant plus par notre imprévoyance, anéantir la tyrannie internationale de l'or en associant les misères dont les milliards auront vite raison des millions des riches, — remplacer toujours la politique destructive par l'action créatrice et positive, voilà ce que nous commençons.

Nous sommes avec toutes les doctrines lorsqu'elles affirment, nous sommes contre elles lorsqu'elles nient.

L'union sincère que fait l'Université populaire n'est pas sur un compromis. Elle ne consent pas aux concessions diplomatiques.

« Ce respect des consciences n'est pas scepticisme, il n'exprime que notre confiance dans la force de la vérité » (1).

Ni l'organisme animal, ni l'hyper-organisme social ne recherchent l'unité des éléments. Tous les éléments concourent dans leur spécialité même au fonctionnement harmonique de l'ensemble. L'Université populaire aussi veut être de la vie spontanée, variée et féconde. Les sectes sont des monstruosité sociales comme peut l'être, dans l'ordre biologique, un homme tronc.

Nous ne faisons pas appel aux sceptiques, aux éclectiques, aux neutres ; au contraire, nous sollicitons les caractères. Nous aimons les hommes de foi, ceux qui sont profondément pénétrés de tout le bien que leur cause pourrait faire à l'humanité. Car ceux-là sont les désintéressés, ceux qui savent trouver leur joie dans toute vérité si elle justifie leurs croyances, — et qui la ressentent plus intensément encore si la vérité est plus belle, plus grande qu'ils ne l'espéraient, et si la réalité splendide pulvérise d'un coup d'aile les bornes qu'ils avaient trop timidement fixées au possible.

L'évolution est une différenciation. Voilà l'universel ! C'est folie que de tendre à ce que les hommes pensent et croient les mêmes choses, comme tous les partis le font. Maintenant, il y a trop de vérité dans le monde pour que tous puissent se l'assimiler toute. La complexité est telle maintenant que les combinaisons de la pensée sont infinies. Ni le fer, ni le feu, ni la prison n'y peuvent rien et ne pourront désormais imposer aux hommes un seul dogme, une seule vérité.

Mais la conscience peut s'éclairer sur un même vouloir du bien, l'homme peut participer, à sa place, suivant ses aptitudes et ses prédispositions au même effort vers le mieux, même s'il en conçoit des degrés différents. C'est là qu'est le lien solide de toute société démocratique. C'est à cette convergence des volontés que nous travaillons.

Ainsi donc, l'Université populaire, dont l'influence promet d'être si grande, ne saurait être l'organe d'une petite vérité, d'un petit parti. Elle est le laboratoire, où s'éprouvent toutes idées, où toutes les doctrines prennent contact, se font une concurrence loyale et courtoise, elle est l'asile de toutes les bonnes volontés d'où qu'elles viennent et elle en cimente l'union nécessaire.

Nous voulons tous, implicitement, le plus grand bien du plus grand nombre ;

(1) Discours d'ouverture de M. Gabriel Séailles.

mais nous le voulons tous par des procédés différents et au nom de formules diverses. Il est étonnant comme nous avons la superstition des procédés et comme nous croyons peu à l'effort ! En général, nous sacrifions le but principal que nous disons poursuivre aux procédés que nous employons. C'est absurde, et s'il n'y avait ignorance, il y aurait folie. Pendant que les partis s'escriment les uns contre les autres des ongles et du bec, la même chose qu'ils veulent tous ne se fait pas. S'ils avaient travaillé énergiquement, dans le silence, chacun de leur côté, les preuves seraient faites depuis longtemps. Il y aurait peut-être un peu moins de journalistes et de politiciens; mais beaucoup plus de justice et de liberté en ce monde. Tout cela est survivance de l'inconscience primitive, atavisme du choc sanglant des races aux premiers âges.

En accueillant toutes les idées nous commençons par le fait même l'éducation de la démocratie, car elle n'est rien, si elle n'est, avant tout, le respect des consciences; nous préparons la convergence des volontés; nous habituons les hommes à la difficile liberté; nous organisons l'humanité consciente par la démocratie éclairée.

On comprendra mieux ainsi pourquoi nous tenions à protester à l'avance contre l'abus qu'on pourrait faire du terme d'*Université populaire* en couvrant une œuvre de parti et de haine. Ce mot ne signifie pas un moyen nouveau de combattre; mais une conception large et humaine de l'action sociale. Il est absurde de concevoir un parti *universel*, et il n'en est pas un qui puisse se dire le *peuple*.

Un gouvernement, certes, peut être conquis par un parti. Une société, non. Celle-ci se compose de ses éléments qui sont tous les individus avec leurs facultés diverses et leurs cerveaux différents.

Nous affirmons donc, d'abord, l'humanité. L'humanité faite de tous les hommes, et à laquelle tous les hommes, avec leur originalité, leur moi, sont nécessaires pour qu'elle soit ce qu'elle est.

L'Université populaire commence donc vraiment une société nouvelle. Aucun parti ne le peut. Elle est un but qui s'élargit constamment en se réalisant. Tout parti la réduirait à n'être qu'un moyen.

Notre rêve est vaste comme le monde, et nous le vivons peu à peu. Les parcelles de vérité, de liberté, de justice et de beauté qu'on arrache à la fatalité inexorable ne doivent jamais nous satisfaire complètement. Il faut vouloir toujours plus; ne plus s'arrêter à ce qui est fait, et voir toujours ce qui reste à faire. Soyons des inquiets, et aussi soyons des inquiéteurs. Elle n'a rien qui puisse nous tenter la joie grossière des satisfaits. Savourons la joie plus virile de la lutte toujours victorieuse contre les ténèbres. Nous nous enivrerons de la marche glorieuse en plein air, libre, sur la grande route, illuminée par le soleil immense de notre idéal...

L'Université populaire du faubourg Saint-Antoine est fondée. Elle prospère. Son existence est assurée.

— Je propose de fonder le Palais du Peuple.

L'Université populaire du faubourg Saint-Antoine consacrerà à cette œuvre nouvelle l'excédent de ses recettes.

Ce n'est pas assez. Que chaque bonne volonté apporte une pierre, que chaque travailleur apporte son sou, et le Palais du Peuple s'élèvera, — plus haut que nos espoirs.

G. DEHERME.

FOI ET RAISON

On se rappelle comment, il n'y a pas encore très longtemps, — et sous des influences diverses que ce n'est point le lieu d'étudier ici — quelques hommes de talent se préoccupèrent de « restaurer » le christianisme. Mais pénétrés qu'ils étaient des exigences scientifiques du rationalisme moderne, — et en hommes qui avaient lu — pour la plupart du moins — les études exégétiques des Spinoza, des Strauss et des Renan, ils virent clairement que cette « restauration » ne pouvait être intégrale ; des deux parts dont se compose le christianisme : le dogme et la morale, ils sacrifièrent résolument la première à la seconde ; le christianisme à leurs yeux devait survivre, mais il ne le pouvait, croyaient ils, qu'à la condition de se diminuer, de s'amoindrir, et de devenir purement et simplement une doctrine « éthique ». — C'est contre ces tendances que semble aujourd'hui se dessiner une réaction. Des esprits distingués se refusent à limiter le christianisme au côté moral ; ils ne veulent point le considérer seulement comme une belle doctrine de la vie ; ils croient que la morale de l'Évangile ne peut se séparer du dogme, que celui-ci n'est que la traduction intellectuelle de celle-là, que l'un disparaît avec l'autre, qu'il faut donc les sauver tous les deux ou se résigner à les perdre ensemble. C'est le catholicisme *tout entier* qu'ils veulent restaurer ; c'est contre l'indifférence aux dogmes qu'ils veulent réagir, indifférence qui devient de plus en plus manifeste chez beaucoup de catholiques de *confession*, et même chez certains catholiques de *profession*. Combien de fois en effet nous est-il arrivé d'entrer dans une église, et d'y entendre un sermon quelquefois élégant, mais qui n'a presque rien de confessionnel, et qui rappelle beaucoup moins la doctrine particulière d'une religion, que les enseignements généraux d'une philosophie ? C'est contre cet état d'esprit donc que certains aujourd'hui essaient de lutter, et reprenant à leur compte les vieilles et fortes expressions de Bossuet, ils nous disent : Souvenez-vous que « si les mœurs prouvent le dogme, le dogme prouve les mœurs. Les vérités de la foi et la doctrine des mœurs sont choses tellement connexes et si saintement allées qu'il n'y a pas moyen de les séparer. Jésus-Christ a fondé les mœurs sur la foi, et après qu'il a si noblement élevé cet admirable édifice, serai-je assez téméraire pour dire à un si sage architecte qu'il a mal fondé les fondements ? » (1) Nous voudrions examiner brièvement ici ce que valent ces prétentions nouvelles, originales à force d'être conservatrices ; est-il possible de prouver *rationnellement* la foi ?

Raison et foi. Les « nouveaux apologistes » prétendent accorder les deux termes. Ils ont, pensent-ils, vécu trop longtemps isolés l'un de l'autre ; il faut que désormais leur action soit concourante. Il faut, selon le mot d'un d'entre eux, et du plus distingué, (2) « introduire le travail de la raison dans la foi. » — « *Adju-trix ratio.* » — Je crains bien, pour ma part, que les deux termes ne soient pas en excellents rapports de voisinage, et qu'une telle conciliation ne soit impos-sible.

(1) Bossuet. *De la divinité de la religion.*

(2) M. M. Blondel, professeur de philosophie à l'Université d'Aix. — Voir sa subtile et profonde « *Lettre sur les exigences de la pensée contemporaine en matière d'apologétique, et sur la méthode philosophique dans l'étude du problème religieux.* »

Remarquons d'abord qu'elle n'est même pas conforme à l'esprit du catholicisme qu'on prétend restaurer. Bossuet ne dit-il pas en effet dans le sermon que nous citons plus haut : « La vérité chrétienne dit et veut être crue ; elle prononce ses oracles et exige la sujétion ; elle a prêché une Trinité, un Dieu-homme, un Dieu anéanti. Comment a-t-elle prouvé ? Elle a dit pour toute raison qu'il faut que la raison lui cède et qu'elle est née sa sujette. »

Et plus loin « Le chrétien n'a rien à chercher, parce qu'il trouve tout dans la foi ; le chrétien n'a rien à prouver parce que la foi lui décide de tout. » Et ailleurs : « Concevez que ce n'est pas là la région de l'intelligence. » Et j'ai cité Bossuet parce qu'il est plus orthodoxe que l'auteur de l'*Imitation* qu'après tout l'on pourrait récuser comme « suspect de mysticisme ». Et cependant il dit bien la même chose (*Chap. III. 1^{re} partie et dernier chapitre*) « *Graditur Deus cum simplicibus, revelat se humilibus, dat intellectum parvulis, aperit sensum puris mentibus, et abscondit gratiam curiosis et superbis* » (1) ; et il a bien soin d'ajouter immédiatement que c'est de la simplicité d'esprit autant que de la pureté du cœur qu'il s'agit ici ; c'est cette simplicité d'esprit, cette incuriosité qui est une heureuse disposition : « *beata simplicitas* » ; car ce qui est mauvais, c'est que la raison prétende préparer les voies à la foi : « *Omnis ratio et naturalis investigatio fidem sequi debet, non praecedere* ». (2) Ce sont presque les derniers mots de l'ouvrage. Les nouveaux apologistes-philosophes tombent donc dans cette première contradiction : ils emploient pour restaurer le catholicisme des moyens qui ne sont pas conformes à la tradition catholique (3).

Mais il y a plus ; il faut montrer maintenant que ces moyens, que ces procédés sont essentiellement illogiques, — et qu'une telle méthode, pour parler comme Platon, porte l'ennemi en soi. — Quittons donc le terrain de la tradition, pour nous placer au point de vue de la vérité rationnelle, et demandons des raisons à la philosophie elle-même ou à l'histoire de la philosophie. Tous ces philosophes n'ont-ils pas été gênés qui ont essayé « d'introduire le travail de la raison dans la foi ? » Malgré qu'on en ait, et en dépit des nombreuses et pieuses ressources de la subtilité la plus ingénieuse, on ne peut demeurer philosophe et croyant, homme de raison et homme de foi ? L'équilibre entre les deux forces est plus qu'instable ; il est impossible. N'est-ce pas d'ailleurs M. Blondel lui-même qui a finement remarqué (4) que Descartes qui avait été orienté d'abord vers une sorte de phénoménisme positiviste, est ramené par son christianisme, par le réalisme de la foi, au réalisme en philosophie. L'équilibre était artificiel ; il s'est rompu ; — et de même pour Malebranche. Toute sa philosophie aboutit à l'idéa-

(1) C'est avec les simples que Dieu marche, c'est aux humbles qu'il se révèle, c'est aux petits qu'il donne l'intelligence, c'est aux esprits vierges qu'il se découvre ; et c'est aux curieux et aux superbes qu'il refuse sa grâce.

(2) Toute investigation rationnelle et naturelle doit suivre la foi, loin de la précéder.

(3) Il faut ici prévenir un malentendu. Nous soutenons qu'il n'y a pas et qu'il ne peut pas y avoir de preuves du dogme, et que les docteurs de l'Eglise le reconnaissent eux-mêmes (voir Tertullien, Bossuet). C'est que nous entendons par là des preuves véritables, des preuves qui puissent compter pour le philosophe. Les autres, celles qu'invoquent généralement les apologistes sont rationnellement nulles. En effet elles sont extérieures à la prétendue vérité qu'on veut démontrer. Ce sont des preuves d'un ordre anti-philosophique, puisque surnaturel : preuves tirées des prophéties, des miracles, de l'autorité des écritures, — preuves qui auraient elles-mêmes besoin de preuves.

(4) *Revue de Métaphysique et de Morale*. — « Le Christianisme de Descartes. »

lisme. S'il est peut-être exagéré de dire qu'il a nié radicalement l'existence du monde extérieur, il est à coup sûr légitime de prétendre qu'après lui cette existence eut désormais besoin de preuves. Et cependant il est réaliste, mais il ne l'est que parce qu'il croit au mystère eucharistique (1) ; c'est le seul argument qui le retienne. Il y a donc là encore, dans cette philosophie, deux forces qui luttent sans pouvoir s'accorder. C'est que la conciliation ou l'accord est impossible.

D'ailleurs, cette impossibilité n'éclate-t-elle pas encore quand on considère la nature même de la connaissance religieuse et de la connaissance philosophique ? Il y a entre elles, me semble-t-il, la différence du subjectif à l'objectif. Les connaissances philosophiques, scientifiques, sont objectives par essence, et leur objectivité, leur indépendance du sujet connaissant est la mesure même de leur valeur et de leur réalité. Les connaissances religieuses, si l'on peut associer ces mots, sont au contraire essentiellement subjectives. Dieu, comme on l'a dit, n'est pas un phénomène que l'on observe ; c'est quelque chose que l'on sent, et ceux mêmes qui prétendent l'étudier géométriquement ne peuvent s'empêcher de laisser filtrer en quelque sorte à travers les mailles serrées de leurs formules objectives l'émotion personnelle qu'ils en ont. (2)

Il me semble que pour ces motifs la foi et la raison ne sauraient marcher de pair. Les gens qui ont la foi n'ont que faire de la raison, — et ceux qui ne l'ont pas auront beau raisonner, ils ne l'acquerront pas. Ainsi dans les deux cas l'investigation rationnelle est inutile ; mais il convient de s'arrêter sur le premier, de montrer que cette recherche rationnelle ne peut coexister avec la croyance au dogme et que l'on ne peut philosopher quand on croit. La philosophie, en effet, qui aura restauré le dogme sera éternellement gênée dans ses recherches par ce bloc immuablement fixe qui lui barrera la route et fermera son horizon. L'horizon du philosophe peut-il être fermé ? N'est-ce pas l'infini seul qu'il doit avoir pour perspective ? S'il est en possession de la vérité immuable que peut-il bien lui rester à faire ? — La preuve rationnelle de cette vérité révélée ? Mais à quoi bon ? C'est bien inutile, et de son point de vue c'est même irrévérencieux ; car n'y a-t-il pas de l'irrespect à peser les vérités de la religion dans les balances de notre courte et pauvre raison ? N'est-ce pas (pour un croyant) faire injure au dogme que de vouloir comme l'éprouver au creuset de notre intelligence ? Et qui ne voit d'ailleurs que, même dans cette hypothèse, la science sera supprimée avec l'esprit scientifique ? Celui-ci n'est-il pas tout entier en effet dans la libre *recherche* ? mais le croyant ne cherche plus, car il a trouvé ; il n'est point le pèlerin passionné de vérité, il est le voyageur arrivé. Et quand même il voudrait — attitude illogique — doubler sa croyance religieuse d'une conviction philosophique qui en serait comme un contrefort, la science et la philosophie disparaîtraient, car elles ne seraient plus qu'un instrument de preuve pour des vérités déjà connues, au lieu de rester ce qu'elles doivent être ; un instrument de découverte pour des vérités à connaître. Et c'est là, pour le dire en passant, la différence profonde qui sépare la conception de la science et de la philosophie au moyen-âge par exemple, et dans les temps modernes. C'est la conception de la science *comme unique*

(1) Le dogme de la *transubstantiation* implique que l'on croit à la réalité de la substance.

(2) C'est ce qui fait la puissante séduction de l'*Ethique* de Spinoza, c'est que la connaissance religieuse, c'est-à-dire l'émotion, s'y mêle à chaque instant à la connaissance philosophique, c'est-à-dire à la raison.

moyen de preuve qui explique l'abus des subtilités de l'école, et c'est la conception de la science comme *moyen de découverte* qui explique l'admirable essor de l'esprit scientifique moderne. C'est qu'il y a entre les deux esprits la différence de la mort à la vie. Le premier est figé dans une attitude statique, le second est dans un mouvement et dans un devenir continu ; la seule nécessité qui s'impose à lui est de ne jamais s'arrêter, puisque jamais la voie n'est fermée, et puisqu'aucun dogme ne vient, bloc infranchissable, limiter son essor. C'est entre ces deux esprits qu'il faut choisir, entre la foi et la raison, c'est-à-dire entre la mort et la vie, entre le repos et l'effort, entre le statique et le dynamique. Après les progrès de la critique, il n'est plus permis aujourd'hui d'hésiter. La foi est inconciliable avec la raison théorique, dont elle est au sens large du mot la négation. Tant pis pour la foi ! Nous gardons la raison.

LOUIS BOISSE.

LA VIE A L'UNIVERSITÉ POPULAIRE

(NOTES)

Je demande à la *Coopération des Idées* une petite place pour dire merci aux coopérateurs dévoués et discrets qui sortent de chez eux des livres, des œuvres d'art, ou simplement des chaises, ou donnent une partie de leur temps, et viennent les offrir ici, pour que la grande famille en profite. Ceux-là comprennent l'œuvre de tous, tout aussi bien que les conférenciers dont on publie les noms sur les affiches et dans le journal. Ceux-là sentent aussi fortement le bonheur de vivre ici à beaucoup ensemble comme chez eux, et d'apporter à tous quelque chose de leur propre vie personnelle, intime, quelque chose des trésors de beauté et de bonté que jusque-là chacun gardait jalousement chez soi de peur qu'ils fussent méconnus ou que la saveur s'en perdît inutilement au dehors. Ah ! les précieux souvenirs déjà ! Si j'essayais d'en évoquer quelques-uns ?

Dernièrement, un petit vieillard, au fin visage, au regard à la fois doux et aigu, entre dans notre bureau, un paquet sous le bras. Il apporte quelque chose pour la bibliothèque, il demande si nous voudrions bien l'accepter. « Cela dépend », lui dis-je à regret, déjà gagné par ce je ne sais quoi qui vous avertit de la présence d'un être de réelle valeur, mais mis en garde par l'offre violente d'une horreur colorée, dès les premiers jours, sitôt nos portes ouvertes.

Le paquet n'était pas encore défait, je n'avais plus la moindre crainte. Une vive curiosité me faisait suivre avidement les mains qui déficelaient et développaient.

Et alors nous apparut une délicieuse petite chose — je dis petite par rapport à l'espace occupé. Encadrée dans une leçon courte et précise sur l'eau-forte, une pointe sèche : un chemin de montagne, quelques arbres, deux maisonnettes, un ciel vespéral traversé par un vol de corbeaux, et c'est tout, et de ces simples choses indiquées à grands traits se dégage le charme des belles visions humaines...

... Et c'est ton arôme, ô poésie !

L'auteur, M. Delatre, parcourut les salles de l'Université populaire, nous entretint quelques instants de Théophile Gautier — oh ! comme cela nous semble

loin dans le passé ! — et partit, les yeux brillants de plaisir, après une vraiment cordiale poignée de main...

Si ensuite j'ai travaillé plus gaiement avec mes amis à l'œuvre de tous, si la vieille chanson bretonne que je leur ai chantée leur a semblé plus belle, les a émus plus délicieusement que d'habitude, je le dois à la joie que m'avait donnée M. Delatre et je l'en remercie de tout mon cœur.

Chaque jour je passe et repasse plusieurs fois devant les humbles pancartes épinglées au mur en face du bureau, et l'émotion agréable que les premières ont fait naître en moi, bien loin de s'atténuer et de disparaître par l'habitude, grandit et devient une joie profonde à mesure que ces pancartes se multiplient et que j'en pénètre de plus en plus le sens. C'est que derrière elles je vois se mouvoir les personnages, je sais de quel noble élan de cœur elles sont le signe, et le travail sérieux qu'elles annoncent, travail qui se fait au jour indiqué sans qu'aucun obstacle puisse décourager ni la générosité de ceux qui donnent l'enseignement gratuit, ni l'avidité de s'instruire chez ceux qui le reçoivent.

J'en prends à témoin le jeune professeur d'allemand, venu en dernier lieu. Je l'ai vu se promener avec ses élèves, le tableau noir sous son bras, cherchant une place et n'en trouvant pas. Un soir je l'installai dans un coin du petit musée, de ce petit musée qui nous est si cher, première réalisation très modeste encore de l'idée généreuse et vraiment démocratique de l'un de nos meilleurs amis, M. Gustave Geffroy. Le professeur d'harmonie, premier occupant, voulut bien se contenter d'un autre coin, pendant que près du poêle un ouvrier, les membres bien à l'aise dans un fauteuil, dormait. Nous avons tous ri de bon cœur, d'abord — pensez donc ! les rudes mots allemands essayant de se frayer passage à travers des gorges françaises et, tout à côté, un cours d'harmonie ! — Au lieu de se gêner, les deux enseignements se firent avec plus d'entrain et le dormeur n'en dormit que de plus belle. Onze heures sonnèrent. Je courus par toutes les salles, pour éteindre. Elèves, professeurs, tout le monde était parti. Seul le dormeur était là, à la même place, dans la même bienheureuse attitude. « Oh ! que c'est gentil ! dis-je en moi-même, ils ne l'ont pas réveillé !... moi non plus je ne le réveillerai pas. » Il n'avait plus le bruit des travailleurs pour le bercer, je lui laissai la lumière, et à petits pas, sur la pointe des pieds, je regagnai le couloir et j'attendis là, près des pancartes, au bout de la grande table, dans le silence... dans ce silence étrange où flottent encore les fantômes de ceux qui remplissaient tout à l'heure les salles des agitations de leurs âmes inquiètes et ardentes.

Et je pensais : que va-t-il se passer ?

Que va-t-il faire quand il se réveillera ? Que lui diront *l'Homme à la houé*, *les Fileuses* et *les Forgerons* de Velasquez, *la Vendangeuse* de Francesco Cossa ? que lui diront Holbein, Michel-Ange, Raphaël, Gozzoli, immobiles et muets autour de lui, mais si vivants, si éloquents, ces morts, à certaines heures ! aux heures où ils s'emparent violemment de nous-mêmes, nous chassent hors de notre petite personne, et forcent notre cœur et notre esprit à n'être que les véhicules momentanés de leurs actes immortels.

Vers onze heures et demie j'entendis des pas lourds, je me précipitai. Le dormeur, ahuri, cherchait sa voie. Je le reconduisis jusqu'à la grande porte, sans le presser, sans lui rien dire — vraiment heureux. — A l'Université populaire, me disais-je, on travaille, on lit, on chante, on discute, toutes les belles activités se donnent libre jeu, mais ce qui prouve peut-être mieux que tout le reste que c'est un vrai chez-soi, c'est qu'on peut s'y reposer à fond, y faire un bon somme.

Voilà ce que me disent les petites pancartes... et elles me parlent de bien d'autres choses encore ! Dans le musée, dans la bibliothèque, le long des murs de la grande salle des conférences il y a d'admirables vestiges de la pensée humaine, des chefs-d'œuvre de l'art ancien et de l'art moderne, silencieux mais sûrs éducateurs qui vont, par le chemin des yeux, chercher les esprits endormis, les exciter aux recherches longues et patientes pour de nouvelles découvertes, les forcer de monter jusqu'à eux pour gravir ensuite ensemble les rudes étapes du progrès... Et c'est une délectation aussi de pouvoir regarder longuement, rien que pour la noble jouissance, l'ardente marche en avant qu'exprime la *Nouvelle Page* de Méliodon, les merveilleux ciels du peintre Boudin, — don de M. Gustave Cahen, — les idéales figures d'un Alexandre Séon, émergeant des rochers de Bretagne où elles lui sont apparues... Bientôt, grâce à Gustave GEFROY, grâce à la libéralité du ministre des beaux-arts, le peuple du faubourg pourra admirer tout à son aise les métopes du Parthénon et revenir aux grands motifs de l'ornementation sculpturale. Oui, tout cela est splendide, mais qui parle le mieux de la vie active d'ici, acharnée à la conquête d'une vie plus haute ! Qui raconte le plus simplement, le plus naïvement du monde les charmantes éclosions de solidarité et de fraternité ?... Ce sont les pancartes, les petites pancartes épinglées au mur du couloir. Je les aime, je voudrais les faire aimer, et... tenez !... je ne résiste pas au désir d'en citer une, pour que les connaissent un peu aussi les amis qui demeurent trop loin, qui ne peuvent jamais venir... La voici :

« Camarades,

« Aimez-vous la musique ? Avez-vous un peu de voix ? Désirez-vous la développer, l'assouplir et la faire entendre à l'atelier et dans les réunions de famille ? Voulez-vous apprendre à bien apprécier les vrais chefs-d'œuvre de la musique, venez donc avec moi les étudier et nous pourrons, ainsi que les riches, goûter ce qui doit être à tous !

« Avec le plus grand désir de vous apprendre ce que je sais, de vous communiquer les saines émotions de l'art, je vous engage tous, sans exception, à essayer votre voix, car il est bon de savoir que toute voix est susceptible de s'éduquer, de s'améliorer, et, par une étude intelligente, il est possible à tous d'aborder les plus belles œuvres musicales.

« Enfin, je veux avec vous débarrasser l'atelier et la famille de toutes ces inepties de café-concert que vos enfants retiennent trop facilement. C'est par une élévation constante que nous y parviendrons, et je crois que nous le pouvons si vous voulez associer nos efforts.

« Que tous ceux, de quelque force musicale qu'ils soient, mais de bonne volonté, viennent dimanche matin, entre 10 heures et midi, et nous commencerons un cours que je m'efforcerai de rendre le plus intéressant que possible.

« CHARLES BISCHOFF. »

C'est la plus longue affiche, mais il n'y a pas un mot de trop. Tout ce que M. Bischoff a promis, il le tient. Je l'ai entendu, et comme ceux qui écoutaient avec moi, j'ai été sous le charme tout le temps qu'a duré la leçon. Je voudrais trouver des termes exprès pour dire avec quel tact délicat M. Bischoff note un défaut, avec quelle patience et quelle adresse il le corrige, et comment il arrive à tirer de voix peu ou mal exercées jusqu'ici, encore abruptes, encore ignorantes de leurs propres ressources, des notes justes et limpides, de belles phrases musicales, purifiées de cette affectation qui gêne tant d'interprétations artistiques.

L'auteur a fait plus que bien caractériser son offre de coopération sur la petite

pancarte, il a décoré celle-ci d'un dessin charmant. Une femme assise, les yeux perdus dans un rêve, pince les cordes d'une lyre dressée sur ses genoux, et vers elle, quittant les bords d'une rivière dont on aperçoit les jolies sinuosités dans le lointain, viennent un homme et une femme, vêtus à l'antique, semblant écouter avec ravissement.

Et elles ne se contentent pas d'annoncer de la vie, nos petites affiches. Elles vivent elles-mêmes, elles se transforment, elles évoluent. Il y a déjà plus de variété et de fantaisie dans le papier, le format, les lettres. Elles s'éparpillent moins au hasard, elles se classent. Déjà même elles savent se parer avec goût. Avant celle de M. Bischoff nous avons eu une jolie affiche illustrée : « Liberté » de l'intelligent organisateur des petites représentations théâtrales, et, tout dernièrement, un jeune peintre de Montmartre nous a apporté une affiche en couleur d'une taille au-dessus de la moyenne et d'un gentil dessin ornemental...

Comme le reste, elles se développeront, nos petites affiches. Elles prouveront, elles aussi, quelle source abondante de vie dort au sein de toute intelligente coopération, n'attendant que d'apparaître à la lumière pour se répandre au loin et au large et faire connaître à tous le bonheur de vivre ensemble toute la vie.

Je continuerai cette causerie une autre fois. Ce n'est pas la matière qui manque, certes !

SYLVAIN PITT.

Coopérateurs et Coopération

L'appétit de la ristourne, de la restitution semestrielle, n'est pas suffisant pour faire des coopérateurs. Il y faut d'autres qualités.

Sans doute, c'est très joli d'éliminer des intermédiaires onéreux et d'empocher tous les six mois le bénéfice qu'ils prélevaient auparavant sur nous ; mais ceci implique des responsabilités, des devoirs. Le commerce a eu sa raison d'être. Il l'a encore, hélas ! par notre égoïsme étroit et notre lâcheté. Il correspond à un certain degré d'évolution humaine, qui a sa valeur dans le temps. Si nous ne dépassons point ce degré par notre effort, rien ne sera changé. On aura l'étiquette coopérative, on n'aura pas la chose — qui est la justice sociale. Pour avoir, trop âpre et trop impatiente, la soif du gain immédiat, on n'aura, en fait, rien. Notre coopération ne sera encore que du commerce honteux et de la spéculation hypocrite. Ce qui était le principe fécond de la concurrence, l'intérêt personnel, ne saurait être celui de la coopération. Ici, il apparaît un principe nouveau, dont il faut se pénétrer jusqu'aux moelles. Dans le commerce, il y a deux intérêts bien distincts en présence : l'acheteur et le vendeur. Celui-ci cherche à vendre le plus cher possible. A la vérité, ce jeu a fait merveille en ce siècle, et nous lui devons beaucoup. Dans la coopération, c'est autre chose ; les intérêts sont liés ; pour l'individu ils se fractionnent. Par exemple, pour une société de 1.000 membres, c'est d'un millième d'intérêt qu'il s'agit. Mais un millième d'intérêt ça n'existe point !

La coopération se fonde donc sur un principe autre : la solidarité. Et ici intervient le sens social, encore bien rudimentaire, mais qui se développera considérablement en nous par la suite. Il le faut.

On a parlé de « coopération socialiste » : c'est une naïveté La coopération,

c'est le socialisme même non plus en déclamation, mais en application, — ce qui vaut mieux, mais ce qui demande plus. Autre chose est de parler haut de liberté, d'égalité et de fraternité, autre chose et de vivre en homme — libre et fraternel.

Eh bien ! le coopérateur, c'est celui-ci. Il se contente moins de crier que d'agir, et de vivre son idéal bellement, — ce qui est la meilleure façon de le réaliser. Ce n'est pas le taux de la restitution qui le détermine ; mais ce qu'il croit être la vérité sociale.

Laissez-moi rappeler une anecdote, Elle est amusante et significative :

Au *Vooruit* de Gand, il y eut un jour cette conversation entre un sociétaire et le coupeur qui lui prenait mesure d'un vêtement. Celui-là faisait des recommandations pressantes à celui-ci... « Surtout, disait-il, tâchez de ne plus le gâter (le costume) comme celui que vous m'avez fait la dernière fois... Il était tellement mal réussi !... N'est-ce pas ? » fit-il en se tournant vers sa femme encore plus perplexe que lui. Puis, s'adressant de nouveau au coupeur : « Faites donc bien attention, reprit-il, car si j'étais encore trompé, eh bien !... je reviendrais encore... *parce que je suis socialiste*, mais je n'oserais porter mon costume !... »

Voilà un coopérateur ! Avec de tels hommes, il s'explique que le *Vooruit* soit la coopérative modèle.

Ce n'est pas à dire, entendons-le bien, que toute la vertu du coopérateur consiste à porter des costumes ridicules ou à les acheter ? Non point. Les coopératives peuvent faire des vêtements convenables. Si l'acheteur était un vrai coopérateur comme le montrent ses paroles, il est probable que le coupeur n'en était pas un. Mais remarquez qu'en continuant à se servir au *Vooruit*, bien qu'il ait été mal servi d'abord, le coopérateur a permis à l'administration de remédier au vice d'organisation qui lui était signalé et de faire mieux par la suite, puis qu'il paraît que les vêtements qui sortent des ateliers du *Vooruit* sont assez bien confectionnés maintenant.

Il en est qui se mettent d'une société de consommation pour l'intérêt immédiat qu'ils y trouvent, et qui s'en retirent dès qu'ils ne trouvent plus cet intérêt. Ils n'ont même pas l'égoïsme intelligent qui prévoit. Comme le sauvage inepte et paresseux se refusant à la peine de grimper pour cueillir les fruits, ils casseraient l'arbre pour les avoir. Pour eux, la coopération est une manège. Restitution et bon marché : ils ne voient point autre chose.

Le vrai coopérateur, lui, voit l'avenir, et c'est dans l'avenir qu'il vit. Il y trouve des joies. Il sait que le sacrifice seul fonde de grandes choses, et que l'effort patient, discipliné, est seul fécond. Il travaille plus pour ses enfants que pour soi-même. Il sème. Sa joie, c'est de vivre en pensée sur la riche moisson de fraternité et de justice que son labeur prépare. Ainsi, il est dans l'ordre de l'humanité, dans sa destinée glorieuse d'homme, qui laisse quelque chose de lui s'ajoutant à l'accumulation des générations passées ; quelque chose qui vaut de rester et qui restera en effet de lui, de son cœur, de son cerveau, de son âme. C'est son immortalité ! La seule que nous puissions raisonnablement espérer, et la seule, après tout, qui importe.

Le coopérateur, c'est l'homme de la société future. La coopération c'est la forme économique de la société de demain. Elle ne sera vraiment que le jour où les vrais coopérateurs dont je viens de dire sommairement quelques-unes des qualités d'énergie, d'initiative, de volonté, d'intelligence, seront en nombre.

Ce sont ces hommes qu'il faut créer, par l'éducation sociale.

Il faut qu'on sache bien que ce n'est pas en achetant un livret de vingt sous ou en adhérant, avec plus ou moins de réflexion, à des statuts cabalistiques qu'on devient coopérateur. C'est en soi-même qu'on peut trouver les vertus fécondes de la solidarité, c'est en soi-même qu'il les fut cultiver intensivement.

Qu'on y prenne garde ! Cette floraison merveilleuse des associations ouvrières se flétrira avant que mûrissent les fruits si nous ne savons pas nous préparer à l'ère de liberté et de justice qui s'annonce ainsi. Et si cela arrive malheureusement, ce sera l'arrêt pour longtemps; pour longtemps on croira que la solidarité est stérile, vaine la démocratie, vicié incurablement le peuple. Et pour longtemps sera retardée l'émancipation intégrale du prolétariat tout entier.

Il est un article du Koran qui prescrit au maître de donner la liberté à son esclave si celui-ci la lui demande par écrit. C'est d'un sens profond. Les travailleurs auront la liberté et la justice lorsqu'ils auront, gravés en eux-mêmes, ces mots sublimes de notre Démocratie sociale, lorsqu'ils montreront qu'ils les peuvent vivre.

Il y a donc une éducation sociale que doivent entreprendre toutes les organisations ouvrières. Toutefois, cette grande tâche revient surtout aux sociétés de consommation, parce qu'elles ont des ressources qui leur permettent mieux de la remplir, parce qu'elles sont directement intéressées à ce qu'elle s'accomplisse et qu'elles en bénéficieront immédiatement. Les sociétés anglaises l'ont compris, et elles consacrent une part importante de leurs budgets à l'instruction populaire. De même les sociétés belges. Il ne serait pas difficile de trouver d'autres exemples dans d'autres pays. Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, hélas ! la France paraît bien en retard.

Il importe de s'y mettre. L'argent, l'effort que nous dépenserons, nous reviendront en hommes, et les hommes vrais sont la vraie richesse.

Le commerce, on le sait, a besoin d'une publicité à outrance, de l'appât des étalages, des dorures, des glaces, des lumières, de l'installation somptueuse, des commis et des placiers obséquieux : il vit de la tromperie et sur l'inconscience. Il exploite des paresse et des ignorances. Il spéculé sur les besoins et sur l'égoïsme.

La coopération demande des hommes. Elle ne subsiste que sur la solidarité, la conscience et la sincérité. Elle associe des intelligences et des volontés. Elle est la justice. Mais elle est la responsabilité.

Le comprendra-t-on, enfin ? Comprendra-t-on enfin que l'abus de la « restitution » est un procédé d'inconscients, un procédé commercial, et que nos associations doivent avoir d'autres liens pour unir leurs membres ?

Il est des sociétés coopératives qui font des millions d'affaires, qui distribuent semestriellement des centaines de mille francs de « restitution », qui ont plus de dix mille membres, et elles ne trouvent pas un sou, pas un homme pour cette œuvre urgente, nécessaire. C'est une honte pour elle ! C'est une honte pour nous ! Cela ne peut durer. L'ouvrier veut une société meilleure, et il montre le même égoïsme stupide, il a les mêmes vices que le plus bourgeois des bourgeois !

En quel sens se doit faire l'éducation coopérative ? En tout sens. C'est la lumière, toute la lumière possible qu'il faut pour les intelligences, l'idéal pour les volontés et les énergies, la fraternité et la justice pour les cœurs. Et tout ce qui contribuera à faire cela nous rapprochera du But.

La société de demain ne sera pas une armée avec des chefs habiles et des soldats passifs, mécanisés, contenus par un règlement d'airain, mais une asso-

ciation humaine faite d'hommes libres et conscients. Ce sera une mondiale coopérative intégrale.

Il en est qui craignent de parler de devoir et de sacrifice au peuple. Ils pensent que nous le dégoûtons par là, à l'avance, de la société que nous rêvons. Je n'ai pas cette crainte de la vérité. Et puis, il n'y a pas trois voies, il n'y en a que deux : celle du prolétaire qui se complait dans son crapuleux avachissement pourvu qu'il ait sa ration d'alcool, et celle du coopérateur conscient, qui veut la liberté avec ses responsabilités, la justice avec ses devoirs, la solidarité avec sa discipline, et qui agit de toutes ses forces, étudie, se sacrifie pour édifier la Cité nouvelle.

G. DEHERME.

LES LIVRES QUI FONT PENSER

Le Droit au produit intégral du travail, par *Dr Anton Menger*.

(GIARD et BRIÈRE, éditeurs, 16, rue Soufflot).

Ce livre est fameux depuis quinze ans. Il n'avait pas encore été traduit. Il vaut d'être connu. Il s'ape le marxisme dans ce qu'il a de dogmatique, et c'est bien. Dans la préface de cet excellent livre, qui est un vrai manuel de vrai socialisme, j'ai lu ceci avec plaisir : « Je n'hésite pas à déclarer que Marx et Rodbertus, que l'on voudrait si volontiers poser comme les fondateurs du socialisme scientifique, ont été de beaucoup inférieurs à leurs devanciers en profondeur et en pénétration. »

L'orateur résume toutes les doctrines socialistes de ce temps, et il montre leur influence propre, la part qu'elles ont prise dans la formulation du droit au travail, du droit à l'existence, du droit au produit intégral du travail. Ces trois droits, montre-t-il, se complètent, ils sont « les trois droits économiques fondamentaux du socialisme. »

Cette question des droits est, pour Anton Menger, d'importance, elle emporte tout. Les problèmes socialistes ne sont pas économiques, mais question de force et de droit. Le droit futur (les trois droits surtout) se dégage peu à peu de la force primitive, qui était tout l'ancien droit.

Il dit l'absolutisme faux de la conception matérialiste de l'histoire. « Déjà, la diffusion énorme des convictions religieuses dit-il, dont le but est *d'adoucir* les souffrances de l'existence et de diminuer la crainte de la mort, est en contradiction avec cette hypothèse, parce que l'effort fait pour parvenir à la vie bienheureuse doit nécessairement agir en sens contraire des motifs purement économiques dans un grand nombre de cas. »

C'est dans la séparation croissante du droit et de la force que l'auteur découvre le facteur le plus important qui pousse notre système de droit privé vers le socialisme. « Ce fait juridique est beaucoup plus important que la concentration économique des moyens de production en un petit nombre de mains, sur laquelle insistent principalement Marx et d'autres socialistes ; car cette concentration peut dans certaines circonstances, par exemple lorsque la grande exploitation est, comme dans l'antiquité, exploitée par des ouvriers assujettis personnellement (esclaves) conduire à une consolidation de l'organisation du droit privé. »

Le droit au travail sera de transition. Conduira-t-il au droit à l'existence ou au droit au produit intégral du travail? L'auteur évidemment incline vers ce dernier, mais il n'ose se prononcer. Il se borne à réclamer qu'on évite toute mesure tendant à créer de la rente, du revenu sans travail, ou d'augmenter celui qui existe déjà, ou même simplement de le déplacer. « On peut affirmer sans exagération, dit-il, que toute augmentation dans de grandes proportions du revenu sans-travail des classes possédantes contribue à pousser vers l'abîme notre organisation sociale actuelle. »

G. DEHERME.

Nous avons reçu :

Cinquante ans d'amitié (Michelet-Quinet), par Madame Edgar Quinet, un vol. 3 fr. 50, (Armand Colin, éd., 5, rue de Mézières).

L'Inquiet, roman, par Samuel Cornut, 3 fr. 50, (Perrin, éd., 35, quai des Grands-Augustins).

Parmi le Fer, parmi le Sang, par Henry de Braisne, 3 fr. 50, (Girard et Villereille, éd., 59, rue des Mathurins).

Héroïsme, drame en 1 acte, par Cernigliari-Melilli, (Bibliothèque de l'Œuvre internationale, 16, rue Saint-Gilles).

A NOS AMIS

La souscription pour la *Société des Universités populaires* est close ici. Elle a produit 26,500 francs.

La *Société des Universités populaires* a son siège social 28, rue Serpente.

La *Coopération des Idées*, université populaire, reste ce qu'elle était. Le but qu'elle a toujours poursuivi ne change pas. Elle précisera de mieux en mieux son caractère par son action. Détachée de la *Société des Universités populaires*, elle lui prête l'appui solide de son affiliation. La revue *La Coopération des Idées* reste l'organe de l'Université populaire du faubourg Saint-Antoine. Elle conserve sa ligne de conduite.

Tout ce qui concerne la *Société des Universités populaires*, dans sa transformation, doit donc être adressé désormais à M. Ch. Guieysse, secrétaire général, 28, RUE SERPENTE.

Tout ce qui concerne la *Coopération des Idées*, l'université populaire du faubourg Saint-Antoine, le *Palais du Peuple*, doit être adressé à M. G. Deherme, 157, FAUBOURG SAINT-ANTOINE.

LE PALAIS DU PEUPLE

Comme nous l'annonçons plus haut, la *Coopération des Idées* se propose de construire un vaste *Palais du Peuple*.

Cela ne se fera pas en un jour, mais cela se fera. Il faut que tous y contribuent. Nous dirons dans notre prochain numéro ce que doit être le *Palais du Peuple*.

Pour cette œuvre très précise, libérée du despotisme de sectes, franchement humaine et de liberté, et de justice, nous ouvrons une nouvelle souscription, et

nous faisons appel, de nouveau, à toutes les énergies qui restent encore, à tous les esprits clairs, à toutes les volontés fermes, à tous ceux qui voient haut et loin. Pour le *Palais du Peuple* !

SOUSCRIPTION PERMANENTE POUR LA COOPÉRATION DES IDÉES
Université populaire, Palais du Peuple

Nous avons reçu : Mme Chalamet, 10 fr.; Mlle Fidry, 6 fr.; M. Maurice Cahen, 6 fr.; M. Fournier, 1 fr.; M. Louis Franck, 6 fr.; M. A. Guisset, 10 fr.; Mme Frary Gross, 20 fr.; M. Antonin Dalsème, 25 fr.; Mme Weill, 5 fr.; M. G. Hocq, 10 fr.; M. Armaingaud, 10 fr.; Z, 10 fr.; M. Paul Grunbaum, 20 fr.; M. Henri Fontaine, 10 fr.; M. Charpentier, 6 fr.; M. Lecoq, 6 fr.; Mme Peyrol, 6 fr.; M. Emile Blanchard, 10 fr.; M. Gendron, 6 fr.; Mme Chégaray, 6 fr.; M. Jacob, 6 fr.; M. Rosenbaum, 6 fr.; M. Guérard, 6 fr.; M. Huchery, 6 fr.; M. Aumont, 1 fr.; M. Denoyel, 1 fr.; Les Trinitaires L. . . n° 3, 10 fr.; Mme Walch, 10 fr. — Total : 275 francs.

La « COOPÉRATION DES IDÉES »
Grand Journal hebdomadaire à 0,05 cent.

Il n'y a que le peuple qui soit assez riche, assez puissant, assez enthousiaste et généreux pour édifier le *Palais du Peuple*. C'est à lui surtout que nous nous adresserons, et à ses associations.

Il nous faut donc un organe populaire, indépendant, répandu à des milliers d'exemplaires, et qui pénètre dans les syndicats, les coopératives, les mutuelles, etc., un organe qu'on trouve pour un sou chez tous les libraires et qui dise, en termes simples, précis, forts, notre idéal et notre volonté de le vivre.

Nous n'avons aucun doute sur le succès et la portée d'une telle entreprise. D'ailleurs, nous y mettrons l'énergie qu'il faut pour la mener à bien. Mais il nous est pénible, nous l'avouons, de transformer cette petite revue qui nous a valu tant de franches sympathies et de précieux concours, — et nous hésitons...

A nos amis, à nos abonnés de se prononcer. Nous suivrons leurs conseils.

Si nous transformons cette petite revue en un grand journal hebdomadaire à un sou, le prix de l'abonnement ne changera pas, et nos abonnés recevront le journal.

LIRE :

Almanach de la Coopération française pour 1900, 0,40 cent. Publié par l'*Union Coopérative*, 1, rue Christine. Sous la direction de M. de Boyve et avec la collaboration de MM. Bancel, Cernesson, L. Comte, A. Fabre, Gaufrès, Ch. Gide, Mabileau, de Rocquigny, de Seilhac, L. Soria, etc. . . .

Cet intéressant petit livre de 172 pages est indispensable à toutes les personnes qui veulent se tenir au courant du mouvement coopératif en France.

L'Imprimeur-Gérant: G. DEHERME, 157, FAUBOURG SAINT-ANTOINE, PARIS.